

## LES PLAISIRS DU MONDE.

Que chacun agisse selon qu'il est pleinement persuadé dans son esprit.

(Rom., XIV, 5.)<sup>1</sup>.

Parmi les devoirs de la vie chrétienne, il en est qui ne se présentent pas à nous avec cette clarté parfaite qui ne laisse place à aucun doute. S'il est des choses à l'égard desquelles nous pouvons prononcer avec certitude et en toute occasion qu'elles sont mauvaises et d'autres choses dont nous pouvons dire avec certitude qu'elles sont bonnes ou permises, il en est aussi à l'égard desquelles le devoir du chrétien n'apparaît pas avec la même évidence, et qui donnent lieu à des diversités de vue entre les enfants de Dieu. Les uns n'hésitent pas à condamner ces choses comme

<sup>1</sup> Voir la note de la page 324.

mauvaises, et à faire au chrétien un devoir impérieux de s'en abstenir. D'autres au contraire, plus larges, plus faciles, pensent que la vie chrétienne n'est pas directement intéressée dans ces choses-là, et que le fidèle conserve la liberté d'y prendre part ou de s'en abstenir, à son choix et suivant les circonstances.

Cette observation s'applique en particulier à ce qu'on est convenu d'appeler les plaisirs du monde, tels que les danses, le jeu, les spectacles — non pas, bien entendu, les spectacles immoraux, à l'égard desquels la question ne peut pas même être posée pour une conscience chrétienne, mais les spectacles honnêtes, s'il s'en trouve encore aujourd'hui, comme nous aimons à le supposer. Est-il permis au chrétien de prendre part aux divertissements de ce genre? Cette question se pose naturellement pour toute âme sérieuse, et qui commence à se préoccuper de ses intérêts éternels. Il est probable que parmi les personnes qui m'écoutent, il en est un certain nombre qui ont agité plus d'une fois cette question avec leur conscience, et qui accueilleraient volontiers quelques directions à ce sujet.

Et pourtant, mes frères, quelle que soit l'actualité du sujet, ce n'est pas une réponse catégorique à cette question que je viens vous apporter aujourd'hui. Je ne vous dirai pas s'il vous est permis, ou s'il vous est défendu de prendre part aux plaisirs du monde. Je

viens bien plutôt vous montrer que cette question-là n'a pas l'importance qu'on y attache communément, et qu'il en est une autre, bien autrement sérieuse et qui vous touche de bien plus près, dont il faut avant tout vous occuper.

En mettant sur le premier plan la question des plaisirs du monde, on s'expose à donner une idée fautive de la vraie piété et de son caractère. Si je vous disais d'une manière absolue, comme beaucoup n'hésitent pas à le faire, que le chrétien, pour être fidèle, doit s'abstenir de participer aux réunions mondaines, je craindrais de vous porter à perdre de vue ce qu'il y a d'essentiel dans la piété pour vous attacher à l'accessoire ; je craindrais que vous ne fissiez consister la vie chrétienne dans certaines abstinences, dans certaines pratiques extérieures, tandis qu'elle consiste essentiellement à donner son cœur à Dieu. J'aurais obtenu de vous bien peu de chose, si j'avais obtenu seulement que vous renonciez aux plaisirs du monde. On peut s'abstenir du bal et du spectacle, et avoir un cœur égoïste, orgueilleux, impur, un cœur attaché au monde. Qu'importe que vous renonciez à la mondanité extérieure si vous gardez un monde au-dedans de vous ; si le centre de votre vie, de vos affections et de vos pensées est toujours sur la terre ; si votre cœur et votre trésor ne sont pas dans le ciel ; si vous ne vivez pas en vue de l'éternité ; si toute votre activité morale se rapporte à la vie présente, et

non pas à la vie éternelle? Vous aurez beau vous abstenir des plaisirs du monde, si vous conservez de telles dispositions, vous resterez étranger à la vie chrétienne; votre piété sera une affaire de commande, un rigorisme artificiel; elle n'aura rien de ce caractère heureux et libre, de ce saint abandon qui est essentiel à l'évangile. L'évangile est une loi d'amour et de liberté, vous en aurez fait une loi de contrainte et de servitude; vous ne vivrez pas sous la grâce, mais sous la loi; vous ressemblerez à ces chrétiens judaïques dont parle saint Paul, qui faisaient consister la piété à dire : « ne mange, ne goûte, ne touche point; » et votre abstinence, purement extérieure, des habitudes de la mondanité, n'aura d'autre résultat que de vous faire illusion à vous-mêmes sur votre véritable état devant Dieu : vous vous imaginerez être un vrai chrétien parce que vous vivrez en dehors des pratiques du monde, tandis que votre cœur sera peut-être aussi éloigné de Dieu, aussi attaché à la terre, aussi étranger à la vie nouvelle que celui du mondain le plus déclaré.

Si donc vous devez renoncer aux plaisirs du monde — et c'est bien là notre désir à votre égard, mes chers amis — si vous devez renoncer aux plaisirs du monde, il faudra, pour que ce renoncement soit salutaire, qu'il soit amené par une autre voie que celle d'un commandement direct et absolu. Il faudra vous abstenir de ces choses, non point pour obéir à

la parole d'un pasteur, ni d'aucun homme, mais par un effet paisible et spontané de votre développement religieux. Il faudra que le renoncement au monde, comme une plante délicate, naisse et se développe sur le sol même de votre cœur, au lieu d'y être transporté d'une manière artificielle et par une main étrangère. Quand un homme est « né de nouveau » selon la parole de Jésus-Christ ; quand par le changement de son cœur il est passé de la mort à la vie, et du monde à Dieu ; quand il a cessé de porter ses premières affections vers la terre pour les donner aux choses du ciel ; quand il a compris la seule chose nécessaire, saisi la bonne part et trouvé la perle de grand prix, alors, tout naturellement et sans effort, il cesse de chercher sa joie dans les plaisirs du monde, il ne les comprend plus. Alors il vit dans une sphère élevée et radieuse où ses regards contemplent Dieu lui-même ; il entend déjà comme un écho lointain des concerts célestes, et ni les sons de la musique la plus enivrante, ni les accents les plus sublimes de la poésie, ne valent pour lui les charmes de cette harmonie divine qu'il a commencé à goûter. Qu'irait-il faire dans ces réunions bruyantes où les enfants du siècle vont chercher des amusements qui n'ont plus de saveur pour lui ? il n'est pas besoin d'un commandement pour l'en détourner. Le principe qui dirige sa conduite, c'est l'essor libre et spontané d'une affection nouvelle, et non pas une soumission rigide et forcée

à des pratiques formalistes. S'il s'abstient désormais de la danse et du théâtre, ce n'est là qu'un résultat de détail entre beaucoup d'autres, c'est une des conséquences les moins importantes des principes nouveaux et puissants qui agissent en lui. S'il renonce aux plaisirs du monde, ce n'est pas qu'il y attache une importance exagérée, ni que ces plaisirs soient pour lui l'objet d'une sainte horreur, ni qu'il condamne avec une sévérité farouche ces choses, qui ne sont pas l'objet d'un commandement formel dans la parole de Dieu. Mais il a d'autres occupations et d'autres plaisirs. Ses affections et ses joies sont ailleurs. Son cœur n'est plus dans une salle de danse ou de spectacle : il est dans la maison du Seigneur, dans les réunions des enfants de Dieu, dans le lieu secret où il s'approche par la prière de son père céleste, dans les œuvres de charité, dans les devoirs sérieux de sa vocation, et aussi par intervalles — car il ne s'interdit pas des récréations innocentes et nécessaires — dans les joies paisibles et pures de la vie de famille ou de l'amitié chrétienne, dans les nobles jouissances de la littérature ou des arts. Et si vous lisiez dans son cœur ce qu'il éprouve à l'égard de ceux qui cherchent encore leur bonheur dans les plaisirs du monde, vous y trouveriez non pas un blâme sévère, ni une condamnation rigoureuse, mais bien plutôt un sentiment de charité et de compassion à la pensée qu'ils ne connaissent pas de meilleures joies.

Ainsi, mes frères, vous devez le comprendre, ce n'est point par des attaques directes et véhémentes que nous voulons combattre le goût que vous pouvez éprouver pour les plaisirs du monde, et la part que vous y prenez peut-être. Nous ne vous cacherons point que l'état moral de notre église sous ce rapport est pour nous un sujet de regret et d'humiliation. Sans attacher une importance exagérée à telle ou telle manifestation particulière de l'esprit de mondanité, nous ne pouvons pas nous dissimuler que l'amour du monde est répandu chez une portion nombreuse de cette église. Nous voudrions qu'une église intéressante et bénie à bien des égards, une église qui aime la prédication de l'évangile, qui ne supporterait pas un enseignement contraire à la parole de Dieu, qui se plaît aux œuvres de charité, qui sympathise à tout ce qui est bon, pur, aimable et digne de louange — nous voudrions qu'une telle église fût plus sérieuse, plus sainte, plus séparée du monde, plus conforme dans son caractère moral à celui de son chef crucifié. Nous nous affligeons et nous nous humilions devant Dieu en voyant tant de jeunes gens et de jeunes filles, qui ont promis solennellement de renoncer aux convoitises du monde, conserver les goûts et les habitudes de la mondanité. Un des plus ardents désirs de notre cœur est qu'il s'opère à cet égard une réforme dans notre église, et que les familles protestantes arrivent à se distinguer dans

cette grande ville par leur sérieux et leur sainteté. Mais nous voulons que cette réforme vienne du dedans et non pas du dehors. Nous voulons que le renoncement au monde soit chez vous le produit spontané d'une affection nouvelle, le choix libre et satisfait d'un cœur changé ; plutôt que si ce renoncement vous était imposé comme un joug pesant, accepté seulement par l'homme extérieur. On peut appliquer ici la parabole du vin nouveau déposé dans de vieux vaisseaux. Le vin n'avait pas encore opéré tout son travail ; et les vases dans lesquels on le déposait au temps du sauveur, qui étaient des outres de cuir, ayant perdu, par l'effet de la vétusté, la faculté de se dilater et de s'étendre, résistaient à la pression du vin en fermentation ; dès-lors cette pression devait nécessairement avoir pour résultat de les rompre et de les déchirer ; en sorte que le vin et les vaisseaux étaient perdus à la fois. Il en arrive de même lorsqu'on veut imposer prématurément à l'homme irrégénéré ces pratiques nouvelles, qui sont si bien d'accord avec les affections du chrétien. Les maximes qui ont cours dans le monde chrétien, relativement à l'abstinence totale des plaisirs du monde, paraissent à l'homme irrégénéré des sévérités excessives et arbitraires. Elles ne sont pas à sa portée morale, elles ne répondent pas à la lumière intérieure qu'il possède. Son esprit est stimulé à la révolte contre des exigences qu'il ne comprend pas, et contre un renon-

cement dont il ne sent pas la nécessité. Il s'agite et regimbe dans les entraves dont on a essayé de l'enchaîner ; et il est à craindre que , dans un accès d'impatience, il ne rejette loin de lui le christianisme en même temps que ces exigences prématurées , qu'il est porté à confondre avec la piété elle-même. Il faut que le vin nouveau soit déposé dans des outres neuves , qui puissent céder et s'étendre au gré de la pression de ce vin nouveau. En d'autres termes, il faut que l'homme soit régénéré. Il faut que son cœur soit changé par le Saint-Esprit. Il faut qu'il passe par ce changement intérieur et profond que le sauveur appelle une nouvelle naissance. Il faut que les joies de l'amour divin , et les espérances de la vie éternelle , entrant dans le cœur , y prennent la place de l'amour du monde et de ses faux plaisirs. Alors le commandement de renoncer aux habitudes de la mondanité cesse d'être pénible , ou plutôt on n'a plus besoin d'en faire l'objet d'un commandement. Alors le chrétien abandonne ces choses , non point pour obéir à des croyances qui n'étaient pas justifiées à ses yeux , mais en vertu d'un choix libre et sans contrôle. Comme le vin nouveau est en rapport avec le vaisseau neuf , ainsi les habitudes de la sainteté sont en rapport avec les besoins intimes de celui qui est devenu une nouvelle créature en Jésus-Christ. En délaissant les frivolités et les amusements d'un monde qui passe , il ne fait que suivre les affec-

tions nouvelles qui ont pris possession de son cœur.

Quelques exemples familiers vous montreront dans leur application pratique les principes que nous venons d'exposer. Un jeune homme, qui commençait à s'inquiéter sérieusement de son salut, vint un jour trouver un chrétien avancé en âge, et lui demanda s'il lui était permis de continuer d'aller au spectacle. Le pieux vieillard lui répondit simplement qu'il pouvait y aller aussi longtemps qu'il se sentirait libre de le faire. Cette réponse, qui étonne au premier abord, et que nous ne voudrions pas prendre pour règle dans toutes les occasions de même nature, était profondément sage dans ce cas particulier, et bien en rapport avec l'esprit de l'évangile. Ce chrétien expérimenté connaissait l'histoire de ce jeune homme, et lisait dans son cœur; il le connaissait droit de cœur et de conscience, désireux avant tout d'accomplir son devoir et la volonté de Dieu; il le voyait sous l'influence d'un travail intérieur et de l'œuvre du Saint-Esprit; il savait par une longue expérience que dans de telles conditions le développement religieux du jeune chrétien était assuré : que bientôt les amusements frivoles où il avait longtemps cherché sa joie n'auraient plus de saveur pour lui; et qu'il lui deviendrait moralement impossible d'y participer. Mais il voulut attendre le temps du Seigneur et laisser le Saint-Esprit faire son œuvre, sans la hâter par un développement prématuré.

C'est dans le même esprit qu'Elisée répondit à Naaman lorsque celui-ci, aussitôt après sa conversion, lui demanda s'il pourrait continuer à suivre son maître dans le temple des faux dieux et à se prosterner avec lui devant l'idole, comme l'y obligeaient les devoirs de sa charge <sup>1</sup>. Elisée, sans l'approuver ni le condamner, se contente de lui dire : « va en paix. » Il le laisse à sa conscience ; il attend que sa conscience mieux éclairée lui rende impossible cette participation extérieure à un culte qu'il n'approuvait plus au fond du cœur ; il attend aussi que Naaman, plus avancé dans la vie nouvelle où il entrait à peine, ait acquis plus de force pour supporter les sacrifices et, peut-être les souffrances auxquels devait l'exposer sa fidélité.

Laissez-nous encore vous rappeler un trait qui n'est pas étranger à notre sujet. On raconte que le célèbre prédicateur Whitefield se rendit un jour au milieu d'une foire bien connue à Londres, et qui était le théâtre de bien des divertissements frivoles. Il eut le courage de dresser une chaire au milieu de cette foule bruyante, et d'adresser à ces hommes, durant plusieurs jours, des exhortations sérieuses et pressantes sur leurs intérêts éternels. S'il eût voulu prendre pour texte les plaisirs et les vanités qui se donnaient libre carrière dans un pareil

<sup>1</sup> 2 Rois, V.

lieu, il lui eût été facile de les condamner de la manière la plus sévère; et peut-être, avec la puissante éloquence dont il était doué, fût-il parvenu à disperser ses frivoles auditeurs, et à mettre un terme à la fête mondaine qui les rassemblait. Mais il avait en vue des résultats plus profonds et plus durables. Il prêcha, non pas le devoir de renoncer aux plaisirs du monde, mais la nécessité de la conversion pour obtenir la vie éternelle; et un certain nombre de personnes, touchées au cœur par ses exhortations, se convertirent en effet et passèrent « de la mort à la vie. » La foire en question n'a pas été abolie : elle existe encore de nos jours, sans doute avec ses vanités et ses joies bruyantes. Mais l'œuvre de Whitefield n'en a pas moins porté ses fruits; et les âmes qui ont été amenées par lui dans cette circonstance à la conversion et au salut, l'accueilleront au dernier jour dans les tabernacles éternels.

Assurément il faudrait plus que le courage et l'éloquence d'un Whitefield, pour oser élever la voix à son exemple dans quelque'un des lieux où les enfants du siècle se réunissent aujourd'hui à la poursuite du plaisir. S'il s'agissait de prêcher l'évangile dans une de nos salles de spectacle, ou au milieu d'un de ces bals nombreux et brillants qui se multiplient à cette époque de l'année <sup>1</sup>, il n'est pas un ministre de Christ

<sup>1</sup> Prêché pendant le carnaval.

qui ne reculât devant une tâche pareille comme devant une chose absolument impossible. Et pourtant la conduite de Whitefield peut nous servir de modèle à certains égards : car nous ne sommes pas sans moyens d'action sur ceux qui prennent une part active aux plaisirs du jour. Il en est que nous pouvons rencontrer dans la maison de Dieu. Il est un certain nombre de personnes qui, associant le monde et Dieu, passent tour-à-tour du théâtre au temple, et du temple à la salle de bal. Parmi les personnes qui m'écoutent aujourd'hui il en est probablement plusieurs, et peut-être un assez grand nombre, qui mêlent ainsi les plaisirs du monde aux devoirs de la piété; il en est peut-être qui dans ce moment même sont préoccupées de leurs préparatifs pour les fêtes de cet hiver. Si vous êtes dans le cas dont je parle, mon cher auditeur, rassurez-vous : aucune censure sévère ne sortira de notre bouche : ce n'est pas pour prononcer anathème contre vos plaisirs que nous sommes montés aujourd'hui dans cette chaire. Nous sommes décidés à vous laisser sur ce point entièrement à vous-mêmes, à votre conscience, à votre cœur. Si vous avez le cœur à la joie, et aux danses, et aux travestissements frivoles dans les jours où nous vivons, allez prendre votre part de ces plaisirs-là. Peut-être il nous serait facile de vous les présenter sous un point de vue triste et défavorable. Il nous serait facile de faire ressortir un contraste navrant entre le malheur des temps et les

fêtes de la saison : entre les souffrances des pauvres et les joies dispendieuses des riches. Mais laissons cela : ce n'est point par des considérations de cette nature que nous voudrions vous détourner des plaisirs du monde, s'ils possèdent encore vos affections. Soyez libres : allez où votre cœur vous porte, suivez les lumières morales que vous possédez, faites ce que vous permet votre conscience. Nous ne vous donnerons pas d'autre règle de conduite que celle de l'apôtre : « que chacun agisse selon qu'il est pleinement persuadé dans son esprit. » Nous ne voulons aujourd'hui ni condamner ni approuver les plaisirs du monde : c'est une question sur laquelle nous passons à l'ordre du jour. Autre est la question qui nous préoccupe ; autre est le message solennel dont nous sommes chargés auprès de vous par le Seigneur.

Ce message, que nous devons vous délivrer fidèlement avant de descendre de cette chaire, le voici. Le sauveur déclare que « si un homme ne naît de nouveau il ne peut entrer dans le royaume des cieux : » êtes-vous nés de nouveau ? êtes-vous devenus de nouvelles créatures en Jésus-Christ ? votre cœur a-t-il été changé par le Saint-Esprit ? votre trésor n'est-il plus sur la terre, mais dans le ciel ? vivez-vous en vue de l'éternité ? avez-vous saisi, comme Marie, la bonne part qui ne sera jamais ôtée, la seule chose nécessaire, la vie éternelle ? êtes-vous « affectionnés aux choses qui sont en haut plutôt qu'à celles qui sont sur

la terre? » Dieu est-il le centre de vos affections, et son amour le mobile de votre vie?

S'il n'en est pas ainsi de vous, mes bien-aimés frères, si votre cœur et votre trésor sont encore sur la terre; si la pensée de Dieu et le désir de faire sa volonté n'occupent dans votre vie qu'une place insignifiante; si vous travaillez seulement pour le temps, et non pas pour l'éternité; si vous ne connaissez ni les joies de la prière, ni les combats de la sanctification; si en un mot vous n'avez pas éprouvé ce changement intérieur et profond que Jésus appelle une nouvelle naissance, et saint Paul « une création nouvelle, » alors, ne vous y trompez pas, vous êtes en dehors du royaume des cieux, et si vous demeurez dans votre état actuel, vous serez infailliblement et éternellement perdus. Vous serez perdus, non point parce que vous allez au bal ou au spectacle, mais parce que votre vie est en dehors de Dieu; parce que, tout en faisant profession de l'adorer et de le servir, vous vivez dans l'indifférence à son égard; parce qu'il tient en réalité moins de place, dans votre cœur et dans votre vie morale, que le premier venu d'entre les hommes avec lesquels vous êtes en relation d'affaires ou d'affection. Votre participation aux plaisirs du monde n'est qu'un détail relativement insignifiant dans l'ensemble de votre état moral, qui est un état de rébellion, ou tout au moins d'indifférence à l'égard de Dieu. Songez-y bien : l'indifférence à l'égard du maître souve-

rain du ciel et de la terre, de celui qui vous a créés, qui dispose de votre existence tout entière, et duquel seul dépend votre bonheur ou votre malheur, dans le temps et dans l'éternité ! l'indifférence à l'égard du Dieu qui est amour, de celui qui vous a comblés de ses bienfaits, qui est venu vous chercher et vous sauver quand vous étiez perdus, qui a livré pour vous son fils à la mort de la croix ! ah ! c'est là, c'est là qu'est le mal sérieux, profond, immense ; c'est là qu'il faut se hâter de porter remède. Qu'importe le parti que vous prendrez relativement à tel ou tel détail minutieux de la conduite chrétienne, aussi longtemps que votre cœur est loin de Dieu ? c'est votre cœur qu'il veut posséder : et il sait bien que du moment qu'il possédera votre cœur, tout le reste suivra ce don suprême, tous les détails de votre vie s'arrangeront d'eux-mêmes conformément à sa volonté. Voilà pourquoi, mes bien-aimés frères, au lieu de vous engager aujourd'hui à vous abstenir des plaisirs du monde, nous venons simplement vous demander de donner à Dieu votre cœur : rien de plus, rien de moins. Nous venons vous placer encore une fois en présence de la croix de Jésus-Christ, et au nom de l'amour infini que Dieu vous a témoigné sur cette croix, nous venons vous solliciter de l'aimer à votre tour ; nous venons vous supplier d'entrer par l'amour de Dieu dans cette vie nouvelle sans laquelle personne ne peut voir le royaume des cieux. Il dépend de vous de naître de

nouveau et d'entrer dans la vie des enfants de Dieu. Il dépend de vous que vos affections soient détachées de la terre et portées vers le ciel. A la vérité vous ne pouvez point accomplir votre conversion par les seules forces de votre nature ; mais la grâce de Dieu est là ; toute prête à vous seconder , à vous donner tout ce qui vous manque , à produire en vous et la volonté et l'exécution , et les bons désirs et les bonnes œuvres. Dieu vous dit , comme le roi aux conviés de la parabole : « venez , car tout est prêt ! » Oui , tout est prêt du côté de Dieu : le père a préparé votre salut , le fils l'a accompli par sa mort , le Saint-Esprit y dispose votre cœur et vous presse de l'accepter dans ce moment même. Vous seuls , par votre impénitence et par votre endurcissement volontaires , vous pourriez rendre inutile un si grand salut. Ah ! qu'il n'en soit pas ainsi , mes bien-aimés frères ! « cherchez le Seigneur pendant qu'il se trouve , invoquez-le tandis qu'il est près ! » « aujourd'hui que vous entendez la voix de Dieu , n'endurcissez pas votre cœur ! » Le temps est court , l'éternité approche ; les plaisirs du monde peuvent bien vous la faire oublier , mais ils n'en retardent pas d'un seul instant la venue certaine et toujours plus rapide ; chaque heure qui s'écoule , sérieuse ou frivole , dans le temple ou dans la salle de bal , vous avance d'un pas vers ce jugement éternel qui vous attend. Préparez-vous donc , pécheurs trop longtemps incrédules et impénitents , préparez-vous à la

rencontre de votre Dieu ! Couvrez-vous, pendant qu'il en est temps encore, du manteau de la justice de Christ ; repentez-vous et vous convertissez afin que vos péchés soient effacés ; donnez votre cœur et votre vie à celui qui vous a tout donné. Alors vous posséderez au-dedans de vous la source vive de la sainteté, et tous les devoirs de détail découleront de votre cœur comme des ruisseaux féconds. Alors vous trouverez en vous une joie, une lumière, une harmonie, une fête perpétuelle, auprès de laquelle pâliront toutes les splendeurs de la terre, et toutes les joies des enfants du siècle ! Amen.

Février 1855.

---